

est la manière de compter les pieds ; quelle est la loi qui défend d'une manière absolue la rencontre de deux voyelles, l'une à la fin d'un mot et l'autre au commencement du mot qui le suit ; ce qu'on entend par hémistiche ou repos après le sixième pied, etc. Ces notions premières, que l'on peut faire entrer dans leurs esprits avec une grande facilité, leur rendront familier l'usage du vers, et les garantiront contre ces fautes de prosodie brutales qui nous blessent trop souvent l'oreille dans leur récitation incorrecte. Les fables de La Fontaine sont d'ailleurs merveilleusement appropriées à cet enseignement élémentaire de la versification à cause de la diversité des rythmes qu'on y rencontre.

*Une fourmi y tombe.*

Fourmi avec une *s* est une ancienne orthographe. Ce serait une faute aujourd'hui de l'écrire avec une *s* au singulier.

Ici l'*s* est de toute nécessité pour le vers ; sans elle, il y aurait un *hiatus*, c'est-à-dire une rencontre de deux voyelles.

*Dans cet océan.* Pour la fourmi, le ruisseau prend les proportions d'un océan. Elle fait de vains efforts pour regagner la rive. La rive est une expression qui convient à l'océan dans lequel se débat la fourmi : on dit ordinairement *le bord d'un ruisseau*.

*Aussitôt...* La colombe ne perd pas un moment ; son cœur s'est ému de compassion et lui a suggéré une excellente idée. Un brin d'herbe sera le salut de la petite naufragée ; or un brin d'herbe est facile à trouver au bord d'un ruisseau, et ce fragile appui suffit à l'animal pour regagner la terre.

Le drame est rapidement traité en deux vers par le poète qui, comme nous l'avons déjà vu, ne s'amuse pas à des descriptions inutiles.

*Et là-dessus...* En cet instant, sur ces entrefaites.

*Passe un certain croquant qui marchait les pieds nus.*

Voici venir pour la colombe un ennemi aussi dangereux que le ruisseau pour la fourmi. C'est une espèce de rustre,

de villageois grossier, qui marche les pieds nus et qui *par hasard* porte une arbalète.

*Un croquant.* On appelait ainsi autrefois les gens de la campagne et les vilains. Anciennement les soldats en temps de guerre n'avaient pour toute arme qu'un *croc*, qui a servi à former *croquant*. En général, c'est une expression injurieuse qui désigne un gueux, un misérable, un pauvre diable, ou bien aussi un sot, un fat, un personnage sans considération dans le monde.

L'*arbalète* est une espèce d'arc composé au moyen duquel on lance des flèches avec plus de justesse qu'avec l'arc ordinaire. Elle est formée d'une lame d'acier flexible aux extrémités de laquelle est attachée une corde. Cette lame est fixée par son milieu sur une pièce en bois nommée fût ou *arbrier*, et qui est terminée comme le fusil par une crosse qu'on appuie à l'épaule.

*L'oiseau de Vénus.* Circonlocution ou périphrase pour désigner la colombe, qui était consacrée à la déesse de la beauté.

Le villageois a mis en joue la colombe ; il est sans doute adroit chasseur et sûr de son coup ; car il se réjouit par avance de la mettre en son pot, c'est-à-dire de la faire cuire. Mais la fourmi a vu le péril de sa bienfaitrice ; elle mord le croquant au talon. Cette piqure inattendue fait faire un mouvement au vilain, qui retourne la tête. Si léger qu'ait été le bruit occasionné par ce mouvement brusque et imprévu, il a suffi pour arriver à l'oreille délicate de la colombe.

*La colombe l'entend, part et tire de long.*

*Tire de long*, c'est-à-dire s'envole à tire d'ailes, rapide comme la flèche qu'elle vient heureusement d'éviter.

*Le souper du croquant avec elle s'envole.*

Charmante expression pleine de naturel et de malice. Je vois d'ici la figure ahurie de notre villageois, qui suit tristement de l'œil et voit disparaître l'espoir d'un excellent repas.

*Point de pigeon pour une obole.*